

Ceffonds, le 14 Septembre 1921

5450



Chère amie,

Je donne à ma cuisinière ce qu'elle me demande. Il n'y a pas toujours proportion exacte entre les exigences de ces personnes et leurs services. J'ai donné 120 fr. par mois en 1920 à une particulière qui me soignait fort mal. La vieille fille qui m'avait servi avant la guerre, et que j'ai reprise l'hiver dernier, trouvait que je lui donnais beaucoup trop. Elle m'a quitté le 1^{er} mai, en arrivant ici, croyant que sa santé ne lui permettait pas de rester. Je donne 80 fr. et 20 fr. pour le vin — soit 100 fr. — à elle que j'ai maintenant et qui me quitte le 4^{er} octobre. La bonne vieille fille revient pour ne pas me gêner dans l'embaras, mais elle se récrie qu'elle ne veut pas aller à Paris, parce qu'elle y mourrait, qu'elle veut mourir chez elle etc. etc. La difficulté trouve moi est de trouver quelqu'un qui s'adapte

à Paris et à Ceffonds. Jusqu'à présent se
n'ai jamais remis avec elles que je pourrais à
Paris : elles meurent d'ennui à Ceffonds. En
partout il y a une difficulté que ces dames
aiment mieux fuir que surmonter : comme
je suis un régime très particulier, je les
autorise et les engage à faire à part ce qui
leur convient. Elles aiment mieux se plaindre et s'en aller. Je voudrais bien moi-même
être parti dans l'autre monde plutôt n'avoir
plus besoin d'elles. J'hésite cependant à me suicider
pour si peu. Pour l'instant, je suis au désespoir
et ne sais pas comment je pourrai me tirer
d'affaire et rentrer à Paris.

Ainsi Cumont s'en va. Cette idée,
de se fixer à Rome ! Si enim il avait
espoir de devenir pape ou seulement cardinal !
Je crains que vous rentriez à Paris, pour le
voir régulièrement quelques jours, avant qu'il parte.
Je pense qu'il n'aura pas oublié l'article qu'il
m'a promis. Le temps approche où j'en aurai
besoin. Il est vrai que le monde maintenant ne
fait pas attention à nos vieille histoires. Mais

nous pouvons toujours les conter dans
l'espoir qu'en y reviendra.

5451

Le dernier Poincaré, dans le Temps, m'a
beaucoup frappé. Je ne vois pas que les compliments
de Cardien y ajoutent grand chose. Mais
Herre m'explique, dans la Victoire, que Poincaré
avait attaqué Clemenceau, ce dont je ne m'étais
pas aperçu. Poincaré constate que la promesse
américaine et anglaise, inscrite dans le traité,
nous manque; ce n'est pas la faute de Clemenceau.
Poincaré n'a pas dit que lui-même au Vaastet
auraient pu obtenir de nos alliés plus que
Clemenceau n'a obtenu. Il serait très regrettable
que les intérêts de la France fussent vêtus
que le prétexte à la faveur auquel nos hommes
politiques se désolent le gouvernait. Le Temps
nous apporte aujourd'hui des invitations d'où il
résulterait que Joffe n'a qu'un menteur son
lâton de maréchal. Et récemment Daudet-
accusant Briand de se laisser gouverner par
Caillaux. Comment les historiens de l'avenir s'en
font-ils? Pour mon propre compte, je remarque
seulement que Kellensard, qui, au début de sa
présidence, parlait un peu, ne dit plus vers maintenant.

Je suppose qu'il considère les difficultés du
Trésor et ne croira pas le bon de nous
faire des confidences.

Ce que vous écrivez M. Ponsin me
paraît fort juste. La tradition galloise de l'épiscopat
n'est pas de nous soutenir. Mais pour nous est
de marcher suffisamment d'accord avec elle en
nous appuyant ailleurs. Et, naturellement, il faut
compter beaucoup moins en ce qui concerne l'Etat: cela,
je l'ai toujours su.

Canet m'annonce qu'il prend des
vacances pour un mois. Il fait croire que les
affaires ecclésiastiques, pour Constantin, n'ont pas
de difficultés inquiétantes.

Je salue en un bon soir le bon
Dabbier.

Écrivez-moi vos nouvelles pour votre bonheur
et pour le bien de Paris et affectueux respects.

A. Laisy